

# Rare incursion dans le quotidien des journalistes palestiniens de Gaza



Le Festival international du journalisme se poursuit jusqu'à dimanche à Carleton-sur-Mer, en Gaspésie.

PHOTO : RADIO-CANADA / JEAN-FRANÇOIS DESCHÊNES



Joane Bérubé

Publié le 17 mai à 22 h 08 UTC+2



Écouter l'article | 5 minutes



Samedi, un public ému a longuement applaudi le documentaire *Dans Gaza*, projeté au studio du Quai des arts à l'occasion du Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer, en Gaspésie.

Le documentaire *Dans Gaza* sur la couverture des bombardements de Gaza par les journalistes palestiniens de l'Agence France-Presse émeut, mais remet surtout en question notre regard sur ce conflit.

Le film est aussi brutal dans son illustration des ravages de la guerre que dans les questions qu'il pose sur la responsabilité de nos sociétés, des médias et des citoyens face à la guerre, quelle qu'elle soit.

C'est aussi, sans conteste, la démonstration de l'indispensable rôle des journalistes en zones de guerre.

Depuis le début du conflit, aucun journaliste étranger n'a pu entrer dans la bande de Gaza. Seuls les journalistes palestiniens photographient, filment et documentent la tragédie.

Dix journalistes permanents et une dizaine de pigistes travaillent au bureau de l'Agence France-Presse (AFP) à Gaza lorsqu'il est bombardé en novembre 2023.

De là naît ce projet de documentaire qui s'attarde à quatre d'entre eux : Mai Yaghi, Mohammed Abed, Adel Al-Zaanon et Mamhud Hams. Tous des reporters aguerris.

Pendant cinq mois, au péril de leur vie et de celle de leurs proches – certains vont perdre une partie de leur famille –, les journalistes palestiniens alimentent les fils de presse de la planète.

Toutefois, comme le racontent les journalistes de l'AFP, beaucoup de leurs images ne seront jamais reprises par les grands médias.

« La guerre, on l'accepte d'autant mieux quand on ne l'a pas en face », commente la réalisatrice Hélène Lam Trong.



La réalisatrice Hélène Lam Trong, la journaliste Mai yoghi et l'animateur de la discussion, Michel Desautels.

PHOTO : RADIO-CANADA

À Carleton-sur-Mer, le visionnement du film soulève dans la salle une interrogation sur cette quasi-absence d'images de Gaza aux premiers jours des bombardements, qui arrivent tout de suite après [l'opération meurtrière du Hamas, le 7 octobre 2023](#).

Cette question d'équilibre, une valeur fondamentale de la pratique journalistique, est au cœur du documentaire.

La réflexion publique qui suit la projection portera, entre autres, sur cette omission qui peut venir fausser l'interprétation des faits et, conséquemment, à terme, miner la crédibilité de l'écosystème médiatique.

La réalisatrice interprète ce qui peut s'apparenter à du désintérêt comme de l'autocensure.

« Je crois que l'autocensure est, à bien des égards encore, plus inquiétante que la censure elle-même, parce que ce sont les journalistes, et parfois les citoyens eux-mêmes, qui oppressent la vérité pour ne pas offenser quelques propagandistes », affirme-t-elle.

Si l'actualité ne s'en saisit pas, l'histoire le fera, d'où l'importance de ce travail journalistique, croit Hélène Lam Trong.

## Prisonniers de l'enclave

Ces journalistes de l'Agence France-Presse auront travaillé dans des conditions infernales, sans accès à des installations sanitaires, parfois sans réseau cellulaire, électricité ou nourriture, sous les bombes et les tirs de mitraillettes.

Et quand leur travail trouvera sa place dans l'actualité, leur intégrité journalistique sera remise en cause, comme le raconte dans le film le photographe Mohammed Abed.

Israël prétendra que l'enfant mort dans les bras de son père, dont il a pris la photo, est en fait une poupée et qu'il s'agit d'un trucage du Hamas.

Le débat fera le tour de la planète. Le photojournaliste palestinien a reçu des appels du *New York Times*, du *Washington Post* et de bien d'autres médias qui lui ont demandé de prouver la véracité de son travail.

« Le doute instillé par le gouvernement israélien quant à la crédibilité de la moindre voix palestinienne a créé beaucoup de dégâts et on y a tous été confrontés. »

— Hélène Lam Trong, réalisatrice

La journaliste Mai Yaghi, maintenant établie à Londres, confie qu'elle n'est plus la même personne depuis qu'elle a couvert la guerre à Gaza. L'expérience a été douloureuse pour tous, dit-elle. « Notre dignité a été bafouée et mise à mal, » déclare-t-elle.

Tous continuent de travailler à la couverture journalistique de Gaza, mais à distance.

## La guerre

Le documentaire *Dans Gaza* a été vu par plus d'un million de spectateurs dans une quinzaine de pays. Il a aussi raflé de nombreux prix.



Des bâtiments détruits dans l'ouest de Beit Lahya, dans le nord de la bande de Gaza, le 11 février 2025, alors qu'un cessez-le-feu est en vigueur dans la guerre entre Israël et le Hamas.

PHOTO : GETTY IMAGES / AFP / BASHAR TALEB

« On a, chaque fois, beaucoup d'émotions du public et aussi un sentiment d'avoir enfin pu voir une réalité dont on a confusément conscience, mais qu'on a de la difficulté à regarder, parce qu'elle est dure tout simplement », raconte Hélène Lam Trong.

« Pour que ce soit regardable par un public occidental, j'ai vraiment dû faire des choix, explique la réalisatrice. C'est bien, parce qu'au moins les gens regardent. Ça reste regardable, parce qu'en réalité, la guerre, elle n'est même pas regardable », poursuit-elle.

Depuis octobre 2023, Reporters sans frontières rapporte la mort de 220 journalistes à Gaza.

Pour Hélène Lam Trong, ce bilan devrait alerter tout le monde démocratique.

Et pourtant, on constate dans la petite salle de Carleton-sur-Mer que, souvent, le regard se détourne, anticipant cette violence avec un peu de lassitude devant des bulletins de nouvelles apparemment redondants et si loin de nos préoccupations quotidiennes.



Joane Bérubé